

Phèdre (14 av. J.-C. – 50 ap. J.-C.), *La Fourmi et la Mouche*, in *Fables*, IV, XIX, traduction de Panckouke (1864)

La Fourmi et la Mouche contestaient assez vivement de leur prix. La Mouche commença ainsi : « Peux-tu bien comparer ta position à la mienne ? Dans les sacrifices, je goûte la première les entrailles des victimes ; je m'arrête sur les autels, et je parcours tous les temples. Je me pose sur le front des rois, et, quand il me plaît, je cueille un baiser sur la bouche la plus chaste : je ne fais rien et je jouis de tout. Est-il dans ton existence quelque chose à comparer, campagnarde ? – Sans doute, dit la Fourmi, il est glorieux de siéger au banquet des dieux, mais comme convive, et non comme parasite. Tu habites les autels ; mais, dès que l'on t'y aperçoit, on te chasse. Tu parles de rois, de baisers surpris aux dames : folle ! tu te vantes de ce que, par pudeur, tu devrais cacher. Tu ne fais rien ; aussi, venu le besoin, tu n'as rien. Tandis que j'amasse avec ardeur du grain pour mon hiver ; je te vois, le long des murs, te nourrir de viles ordures. L'été, tu m'étourdis ; pourquoi te tais-tu donc l'hiver ? Lorsque le froid te saisit et te tue, je rentre saine et sauve dans ma demeure, où est l'abondance. En voilà assez, je crois, pour rabattre ton orgueil. »

Cette fable nous apprend à connaître deux caractères différents : l'homme qui fait parade de faux avantages, et celui dont la vertu brille d'un solide éclat.